

Henri Meschonnic

POUR LA POÉTIQUE V

**Poésie
sans réponse**

Le Chemin

nrf

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1978.

*Il me semble qu'au-delà du surréalisme,
il y a quelque chose de très mystérieux à
réduire, au-delà de l'automatisme il y a
le délibéré, au-delà de la poésie il y a le
poème, au-delà de la poésie subie il y a
la poésie imposée, au-delà de la poésie
libre il y a le poète libre.*

Robert Desnos,
Réflexions sur la poésie
(Paris, janvier 1944),
dans *Destinée arbitraire*,
Gallimard, coll. Poésie, 1975.

D'OÙ PARLEZ-VOUS?

La question pressante et répandue, « d'où parlez-vous? », ne peut pas avoir une réponse. Peut-être n'en cherche-t-elle pas. Faite pour intimider. Terroriste à sens unique : l'inquisiteur fauche par sa question sa réversibilité possible. Avant de répondre — et à qui? — puisque cette question est partout présente, il convient de l'analyser.

Outre l'exterritorialité de celui qui la pose, et qui s'arroge en la posant l'avantage double de commencer la partie, et de faire à la fois le partenaire inaccessible et l'arbitre, la question « d'où parlez-vous? » suppose qu'il y a un lieu, métaphorique ou non, tel qu'il puisse être plate-forme ou base, origine d'un objet-discours. La question en suppose nécessairement la stabilité et l'identité à lui-même. Elle se révèle ainsi privilégier, en elle-même et chez l'autre, la logique de l'identité, requérant une statique au moins fictive. Elle identifie implicitement le sujet à une instance institutionnelle ou politique, présupposant l'identification du sujet au social, qui parle par lui dans une harmonie de l'un à l'autre : le porte-parole — ou rien, qu'un individu isolé. C'est dire aussi

que cette question suppose un savoir, et le tout savoir de ce savoir. Ce que nous savons justement impossible, par le fonctionnement inconscient de l'idéologique. Celui qui pose la question l'ignorait-il? Selon le cadre, il est à parier que non : la question se montre ce qu'elle est, un piège — que vous répondiez ou non.

Au lieu d'un primat de la contradiction, d'un *faire* historique qui modifie sans cesse l'énonciateur par la modification apportée aux conditions de son discours, rendant la question injusticiable d'une réponse déclarative, sur le mode de la définition et du savoir, la question « d'où parlez-vous? » révèle un dogmatisme non dialectique.

Elle relève d'une pensée de la définition. La pensée de la définition, par son primat nécessaire du même et de l'identique, est une pensée du refoulement de l'altérité, et de la contradiction. Refus-rejet de l'autre, et du spécifique, elle est une pensée continue au racisme, et fait la logique et l'activité réflexive du même monde qui, sur d'autres plans, agit le racisme. La question « d'où parlez-vous? » n'est donc qu'une émergence de la rationalité narcissique, mystifiée-mystificatrice, terrorisante, d'une vieille logique qui se privilégie à travers les formes mêmes qui prétendent la subvertir.

La question « d'où parlez-vous? » doit donc être récusée. Elle doit être remplacée à la fois comme condition d'interrogation et possibilités de réponse, notion de la question et notion de la réponse. Une « question » et une « réponse » qui justement ne soient plus des notions, mais une pratique continue de l'analyse d'un discours, dans et par sa situation, et la réciprocité d'une situation, commune ou non commune, entre l'*un* et l'*autre*.

Passant à une pratique de l'altérité, de la contradiction indéfinie.

C'est pourquoi sont rassemblés ici des exercices de retournement de la question. Question qui porte sur ce qu'est le discours. C'est pourquoi la poésie est la mise à l'épreuve caractéristique de toute théorie du discours, du sujet, de l'histoire, et de l'État. La question « d'où parlez-vous? » se retourne, réversiblement, dans la question « qu'avez-vous fait de la poésie? » adressée à toute théorie du discours, du sujet, de l'histoire, de l'État. La question « que faites-vous du discours, du sujet, de l'histoire, de l'État? » s'adresse donc nécessairement aussi à toute théorie de la littérature, et de la poésie. Exercices de la contradiction.

Poésie sans réponse, parce que la poésie commence par échapper à toute définition, tout lieu, toute question d'origine ou d'inscription. Elle échappe au verbe être. Elle fait la figure même du langage. Pourquoi elle est question, non pas réponse. Et, comme question, elle est sans réponse. Sinon que sa réflexion même, aussi mouvante qu'elle-même, constitue chaque fois la « réponse », en déplaçant, langage-histoire qui lui est corrélé, quelque chose des conditions du discours.

Sans réponse parce que par la poésie, et sa réflexion dans le langage, sont mis en doute certains questionnements. J'ai essayé de montrer que ces questionnements, comme les questionnaires, à la fois préjugent une réponse, sont déjà eux-mêmes des réponses, et font de la poésie une réponse. Sans réponse — parce que la poésie fait le risque, l'en avant du dire, son avance sur nous, ses avancées, plus que le retour, les retours qui sont l'enveloppement de nous par nous, maternels

sous la langue, tête natale fermée. Une réponse est tournée vers le passé, vers l'observation de sa propre cohérence, vers elle-même. Le structuralisme est une réponse. La phénoménologie, et l'écrire qui s'en est formé, sont des réponses. Quand ces spéculatives brisent leur miroir, c'est pour s'y contempler encore multiples, dispersées *en abyme*, faisant du grand monde même leur petit monde encore.

La poésie est aussi une critique pour une crise. Ceci fait le projet de ce livre, son organisation. Un projet qui est la visée du contre-questionnement poétique, portant sur ce qui a engagé la poésie, et la théorie du langage, de telle manière que ni la contradiction, ni la poésie, ni l'histoire, ni le discours, ni le sujet n'en sortent sinon *simplifiés* : ce que font la phénoménologie, le structuralisme, le marxisme, — c'est-à-dire ceux qui écrivent dans et par la phénoménologie, ceux qui travaillent dans et par le structuralisme et la sémiotique, et les ou des marxistes.

Le signe et le poème ne devait en être qu'un chapitre. Cet ensemble à la fois le précède et le suit, l'un supposant l'autre comme la traversée des théoriciens suppose l'expérimentation du traduire, comme le contre-questionnement des philosophes suppose l'écriture et la lecture de la poésie, encadrés par l'esquisse sans cesse à reprendre de la situation et de la mise en questions.

La polémique n'est dénoncée que par ceux qui posent la question : « d'où parlez-vous ? » Retournée, cette dénonciation révèle une seule réponse possible : elle dit qu'elle est du côté du vainqueur, et du pouvoir (momentané) — car c'est le seul *lieu d'où* la guerre semble incongrue, où il n'y a

pas de polémique. Cette domination idéologique est celle des pouvoirs acquis : elle est le fait d'une théorie « révolutionnaire » ou subversive autant que de la conservation, ou du libéralisme. Cette domination s'exerce chaque fois qu'un dogme doit être préservé contre la corrosion de l'histoire. Chaque fois qu'il y a une pureté à sauver, commence l'ignominie : préférer l'ordre à la recherche d'une vérité ou d'un sens.

La polémique est le cri contre l'agression de l'essentialisme et de la massification, que le pouvoir de l'État a su, plus habilement que tous les théoriciens révolutionnaires, utiliser : dont il a reconnu et fait la coalescence, la coalition. Dans et contre l'étouffement, la polémique vise d'abord à respirer. C'est pourquoi, pour la poétique, et comme Freud et Saussure avaient fait, s'impose et est imposée, passage inévitable, une antiphilosophie.

Contre la carence fondamentale des théories du langage ou de l'histoire qui n'ont pas pris la poésie dialectiquement. L'accent mis de nos jours sur la *créativité* désigne cette carence. Cette carence est constitutive de la difficulté marxiste à fonder une théorie de l'idéologie, et de sa récupération autant par le grec-chrétien que par le capital et la bureaucratie. Carence constitutive aussi dans la grammairie générative : sa mystification.

Jetant les *pour* de la poésie sur les *contre* d'une certaine philosophie-écriture, j'ai essayé de montrer que Wittgenstein respecte la poésie, là où l'adoration de Heidegger et de Maurice Blanchot installe une nouvelle idolâtrie, un néo-paganisme des lettres (où prend son sens profondément anti-juif la poésie juif-écriture de Jabès) : on pratique la figure, l'élément, *en se passant de l'his-*

toire¹. Contre la superstition, se pose la liberté des poètes, qui n'est pas bornée par des pôles, non plus, entre lesquels elle oscillerait.

Situer, se situer, n'est pas séparable de traduire, qui est central et non plus ancillaire. Le contre-questionnement ne peut plus séparer méthode et situation idéologique : pour demander, par exemple, pourquoi l'analyse structurale du récit, sans changer de procédure, s'est dénommée sémiotique; ou pourquoi, paille et poutre, une dénonciation, par Marx plus science, du retour de la philosophie dans la linguistique peut n'être elle-même ni science ni matérialiste, ni dialectique. Le questionnaire est la forme qui représente exemplairement l'illusion de la question, de la réponse, du dialogue. On ne tourne pas l'illusion en retournant la question, ni en refusant de répondre. Certaines questions sont des réponses déguisées. D'autres dépitent des dangers de réponse.

Les questions posées sur l'avant-garde ont été mises à la fin. La *question* de l'avant-garde semble laisser autant que ses manifestations peuvent laisser. La notion témoigne du narcissisme persistant de ceux qui, déplaçant les cours et les cénales dans les revues, ont semblé avoir pour souci majeur leur propre mise en avant, plastronnante mais jobarde. Les clercs réinventent chaque fois la trahison. La dernière née est la production de la notion de *texte*, et sa généralisation sémiotique, qui a permis l'escamotage de la spécificité historique *littérature*, au profit d'une massification culturelle, conjointe à la technicisation. Vers l'enseignement de la « civilisation » et des « techniques d'expres-

1. Voir H. Meschonnic, *Le Signe et le poème*, Gallimard, 1975, p. 501-507.

sion ». Les clercs peuvent ensuite se dire du côté de la subversion : ils ont en réalité contribué à renforcer la déculturation qui renforce le pouvoir. Ils ont donc en réalité gagné sur les deux tableaux : ils assurent leur pouvoir de caste culturelle, c'est-à-dire qu'ils institutionnalisent la révolution à leur profit, et ils se posent en défenseurs de la culture contre l'anti-culture. Il est plus vraisemblable de les supposer sots que vendus, d'abord. Tôt ou tard, ils sont les deux. Ils peuvent alors, à l'abri, continuer leur combinatoire ludique. Dépolitiseurs derrière la surpolitisation de leur discours : anarchisme chez l'un, ou fascisme de la langue chez l'autre, c'est chaque fois l'idéologie du désir côte à côte avec celle de la science, ce couple content, à la table des dieux, ils prennent du ventre.

La double notion de spécificité et d'historicité tient la dialectique du rapport entre la poésie, le sujet, le discours, l'histoire, l'État. C'est en quoi la poésie est politique. Toucher au spécifique est toucher à l'historique. En quoi le poème est juif. Ce qui n'a rien à voir avec les déshistoricisations pseudo-mystiques qui ont cours. Du poème on peut dire que le pour est toujours jeté dans la prédominance massive où « d'où parlez-vous ? » compte moins que « vers quoi », « avec qui » et « contre qui ». Toute réponse est sa *solution finale*. Mais toute réponse, nécessairement non dialectique, ne peut qu'être déjouée, par elle-même et par le jeu du langage comme historicité. Le sans réponse n'est pas la circularité. Mais au contraire la joie du « mauvais » infini, laissant celle du « bon » aux joueurs d'Homonyme.

LA SITUATION D'UN LANGAGE POÉTIQUE

La situation d'un langage poétique¹ se lit par l'ensemble et l'après : on est toujours prédit par l'avenir. Cette situation impose de ne pas séparer l'aventure vers la théorie du langage du travail de ce langage pour se faire chaque jour je-ici-maintenant. Ce travail est un fragmentaire, un récit qui ne se dit pas par les bonheurs tout faits. D'où la déception des prosodistes qui n'entendent que le rond et le rond des mesures anciennes, les langages du retour et de la réponse.

Tenir un fil qui est une continuité, étude et louanges. Tout ce qui est recommencement a cette virtualité. Pas parce que le printemps ou l'amour est poétique, et que la poésie serait dans des choses ou dans des sentiments. Mais parce qu'elle est un agir et une connaissance dans et par le langage. Des poètes ont proscrit des « thèmes ». La poésie n'est pas dans les thèmes. Elle n'en est pas absente non plus. Elle n'est pas non plus l'exclusion des thèmes. La poésie n'est ni dans l'amour ni de l'amour. René Char raconte : Breton disait à Giacometti que l'âge du portrait

1. Paru dans la *N.R.F.*, n° 256, avril 1974.

était fini, Giacometti répondait que la tête humaine est toujours à réinventer. De même à ceux qui prennent l'amour pour une vieillerie poétique. Étrange ironie, cette sentimentalisation du thème, et ne plus y toucher, répétant les exercices structuraux de l'érotisme. La poésie est dans le renouvellement d'un rapport entre l'individu-langage et la société-langage. Si, quoi qu'elle dise, la poésie ne réinvente pas ce rapport, elle ne fait pas son travail mais se confond avec la culture de la culture. C'est en réinventant chaque fois ce rapport qu'elle se fait, et qu'elle se montre en même temps, comme poésie, non en se faisant la poésie de la poésie.

La culture répète : elle généralise. Pas le poème. Le poème se chevauche, peut s'incorporer tous les stéréotypes, ils sont déplacés, lui-même est déplacé. C'est un agir langage, il fait l'ici-maintenant. Parce que le poème est inséparable d'une situation qu'il transforme en langage, contradiction du vivre écrire que les rationalisations n'ont cessé de résoudre. Parce qu'il est cette pratique de la contradiction, et non une identité, un second et un troisième poème ne refont pas un premier. Il écrit sur le présent le langage des prisonniers. Il nous reconnaît parce qu'il nous traverse. D'autres n'ont que des problèmes de livres. Ils n'en sont pas sortis. Ceux qui veulent tellement faire des livres ne voient pas que ce n'est jamais ceux-là qui ont fait les livres. S'il y a reprise du déjà risqué, du déjà gagné, il y a répétition, et mime. Mais si le poème inscrit dans le langage une situation nouvelle, au lieu seulement de s'inscrire dans une situation, il est renouvelable, non comme un coup de hasard, mais comme le risque où on ne sait pas ce qu'on joue,

ce qu'on gagne, ce qu'on perd. On y met tout ce qu'on ne sait pas qu'on y met. Le poème est continuité-rupture, ni continuation institutionnalisée, ni rupture sacralisée. Le poème est une pratique du singulier qui le rend collectif en le maintenant singulier. Par là tout poème est question, et non pas réponse. Une question qui est sa propre réponse, une énigme d'énigme dont le mot passe de je en je. C'est le *je* qui est l'universel, qui fait le discours de l'impersonnel, vers le *on* d'avant et d'après le je. Le poème de chaque jour fait sortir de ce qui le continue le recommencement qui l'arrache à la répétition. Jamais une fois pour toutes. En retournant l'absence de réponse, la poésie répond au malheur.

La quotidienneté de la poésie est méconnue. Malgré Baudelaire. On a fait de la poésie une fête. Mais si la poésie est de chaque jour, je la fais elle me fait comme on respire, sa trouvaille a son air qui est le mien à tous. Elle est ouvrable. On n'en fait une exception que chaque fois qu'on se détourne du vivre, le vivre où on ne cesse pas de l'écrire. Par ce détour, on l'isole, on la sépare, on ne la comprend plus. Alors, elle est sacrée.

Fonction, transitoire, des proverbes : les proverbes, les dictons répondent à une situation toujours nouvelle en mettant la situation dans le langage, pas seulement le langage dans la situation. Élément commun avec le poème, que le poème déborde par le renouvellement individuel-collectif. C'est cela, le « tiers-monde des mots ». L'« ancien monde » est le toujours déjà là de la littérature thématifiée, sociologisée, le magasin des paraboles. Le « nouveau monde » n'a fait que porter l'ancien à ses limites, vers une anticomunication qui est la déviation théorique d'une époque. Ayant auto-

nomisé la fonction poétique, il ne lui est plus resté que sa propre intransitivité : se dire. Ce nouveau monde est la parabole de l'excès verbal qui est le corollaire du culte de l'échec en politique. Une anticommunication, qui peut survenir comme moment provisoire de tout nouveau message en poésie, a fait prendre l'anticommunication pour le moyen, le critère (visé pour lui-même) du nouveau et pour le message même, sans voir que cette décision inverse la poésie en mondanité. Reste la masse du dit dont on n'aura jamais fini de travailler le dire, qu'on n'a pas cessé de trahir pour la littérature, pour l'instrumentalisme, pour la métaphysique de l'origine. C'est toujours et seulement par elle, dans et avec sa transitivité, que s'est accepté le risque fondateur d'un dire-en-avant qui traverse le savoir et ne sait rien, annulant par sa pratique l'opposition arrière avant, dedans dehors, savant ou populaire.

Le langage le plus direct, le plus clair, le plus simple tient à une situation point de départ qui ne doit plus rien à la littérature comme totalité de points d'arrivée, quand on oublie qu'ils ne sont cette littérature que parce qu'ils ont été points de départ. Contradictoirement, en apparence, la poésie aujourd'hui (c'est-à-dire ce qui renouvelle la poésie) est *prose*, *prorsa oratio*, langage qui va droit à ce qu'il fait car il a quelque chose d'autre à dire que de dire qu'il dit, par opposition aux resacralisations, aux langages de la culture, qui rassurent et se satisfont, esthétisme politique, et qui sont le *vers*, *versus* : les langages du retour et de la réponse. Pas du « faux populaire », variété de feinte. C'est l'oral, le parlé d'un vivre. La clarté s'oppose aujourd'hui à l'écriture métalittéraire, métarhétorique appliquée à ses modèles là où il

n'y a pas de modèles, quand la situation, le message, sa structure sont un seul et le même. C'est pourquoi le *je* de l'écriture (et le *je* de la lecture, autrement) se réalise dans le poème. Le lecteur en est une variable. Ainsi le poème annule la sacralisation qui faisait la haie autour de lui, au nom même d'un culte de la poésie. Seul ce langage est la mise à nu des truqueurs. Seul il invente, il projette l'unité dialectique de la poésie et de la poétique, du vivre et de l'écrire, du poète et du lecteur, de la continuité et de la rupture, de la poésie individuelle et de l'histoire collective, de la recherche la plus intellectuelle avec la culture populaire, viscéralement. C'est le langage de Yannis Ritsos quand il écrit : « Dans mes chaussures passe la rivière avec ses grands poissons » (*Le mur dans le miroir*, Gallimard, 1973, p. 28). La clarté n'est pas l'éroussement des contradictions, elle est leur tenue, non comme énoncé d'intentions, mais dans et par le rythme-prosodie du langage. C'est pourquoi elle prose, elle ne rime ni raison, ni majuscule quand elle respire. Rejeter l'exigence avec la sacralisation, la spécificité avec l'autonomie, c'est ne plus comprendre le poème que comme une rhétorique, une sociologie.

La postulation du langage le plus clair, le plus simple est un combat contre la double mythologie littéraire de notre temps, ici : la mythologie de l'écriture comme sacré dans l'euphorie romantique mystifiée, qu'avec leur lexique confus certains identifient à la plénitude, à la présence; et la mythologie de la mort de la littérature, qui fait de la négativité et du désespoir littérature. La seconde liée à Dieu autant que la théologie de la mort de Dieu, et croyant succéder à la première, alors que toutes deux sont liées, comme les deux

pôles d'une même sacralisation. Le « négatif » peut ne pas être énoncé. Et il n'est pas un énoncé. Toute une part de notre époque a cru l'écrire parce qu'elle en ressassait le vocabulaire. Ceux qui croyaient aux mots y ont été pris. Le comble de leur angoisse n'a pas pu les sauver du verbalisme où ils se sont tant fondus qu'ils sont devenus invisibles. Mais la négativité n'est pas une thématique, la mort l'absence, elle est structurellement au travail dans tout combat. Elle est incluse dans cette dialectique vécue-écrite qui fait que des antonymes sont synonymes, prendre donner, dedans dehors, construire détruire, dévorer adorer, et dans la relation du je et du tu, du seul et du couple, du couple et de la masse. Une part de ce travail ronge l'idéologie littéraire qui fait le comme vous savez de la poésie et de l'inspiratrice, du sujet et du couple. Ce travail dénonce ce qu'il y a de donné, et donc d'antipoétique, dans l'opposition du négatif au positif, notionnelle, et liée au double mythificateur pessimisme-optimisme.

L'obscur et la clarté sont historiques : le chanté, le parlé, l'individuel, le collectif modulent l'écriture et la sociologie de leurs alternances, qui ne font pas la roue, mais que la culture masque ou révèle selon ses effets d'optique. La redite se montre en ceci qu'elle est d'abord stratégie. Par là son obscurité nous est transparente. Héraclite a travaillé les mots les plus simples. Toute clarté nouvelle est obscure. Le commentaire n'a ni à l'éclairer ni à l'obscurcir, mais à situer le sujet-objet d'une conquête indéfiniment à refaire.

On a opposé les poèmes à la poétique. L'ont fait ceux qui sont, à mourir, dans la réduction pseudo-romantique de la poésie à l'émotion, qu'ils séparent de la connaissance intellectuelle. Un dou-

ble jeu, joué même par des poètes, montre ainsi la force du dualisme dans notre culture. La simplification du structuralisme ici a fait science de sa suppression du sujet et de l'histoire, fournissant, par sa formalisation, une illusion de preuve à l'obscurantisme de la sensibilité : que les structures toutes seules ne rendent pas compte de la trans-énonciation, du plaisir. Structuralisme et sensibilité sont des illettrés de l'avenir. Sans perdre par régression l'apport des structuralistes, qu'un texte est un système, le langage de la poésie peut mieux se situer comme un rapport de connaissance du langage au langage, du *je* à l'histoire, qui met à une place déjà archéologique le rattachement de la poésie au sacré. La poésie est la politisation des effets de sacré. C'est pourquoi elle figure le parlé, travaille le parlé pour faire du parlé même la figure du langage dont le langage a besoin pour se transformer, sans recourir aux traditions séparatrices qui donnaient une réponse aux questions, une solution aux contradictions : leur rime et leur raison. Le *je* à tous se fait par tous. La poésie n'est encore le sacré que pour ceux qui n'ont pas situé la poésie ni eux-mêmes dans le politique. Mais la poésie n'est pas directement le politique. La politisation directe ne connaît que l'instrumentalisme, l'engagement. Contre l'engagement, certains ont situé la poésie comme essence du langage, compensatoire du pouvoir et de la technique, en méconnaissant le rapport structurel du poétique au politique. Mais donner sa place au travail du langage peut et doit être l'un par l'autre poétique et politique, à moins de rejeter de nouveau la poésie soit vers l'instrumentalisme et la compensation par l'énoncé, soit vers la phénoménologie, soit vers le formalisme, et dépolitisée anodine la

HENRI MESCHONNIC

Poésie sans réponse

Poésie sans réponse essaie d'analyser la situation actuelle de la poésie, telle qu'elle lui est faite par la philosophie, par la théorie du langage, par la théorie et la pratique de la traduction, par les mythes régnants qui sacralisent la littérature et la *séparent* (opération même du sacré) du langage. La poésie se fait dans l'histoire. Elle combat les adorations qui s'identifient à une de ses formes pour s'idolâtrer elles-mêmes en l'immobilisant — les truquages qui en font une mimique du savoir. La polémique consiste alors à démêler les conditions dans lesquelles le combat est déjà installé, sous le couvert métaphysique. La pratique et la théorie de l'écriture, particulièrement de la poésie, sont de part en part politiques. C'est ce qu'essaie de dégager ce livre, contre l'idéologie de la science et la prise phénoménologique qui envahissent les discours sur le langage, au lieu que s'élabore leur propre épistémologie. Contre la mystification que constitue, par exemple, la grammaire générative, où certaine avant-garde ici s'est laissée prendre, et où l'absence d'une poétique tient dans une même abstraction hors histoire la théorie du langage et la théorie politique. De la poésie à la théorie de l'État, en contrepoint du *Signe et le poème*, c'est ce conflit de notre civilisation entre le cosmique et l'histoire qu'esquisse *Poésie sans réponse*, travail en cours non vers des «réponses», mais, comme à travers *Écrire Hugo*, une tenue des questions.

nrf